

« Présence de Charles-Louis Philippe dans les correspondances alduciennes », in *Une Petite Ville, trois grands hommes, Actes du colloque de 03350 Cérilly (15 et 16 mai 1999)*, édités par la mairie, décembre 2000, p. 59-76.

PRESENCE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE DANS LES CORRESPONDANCES ALDUCIENNES

INTRODUCTION

Sans vouloir refaire ici une biographie de Marguerite Audoux, rappelons quels furent les principaux faits qui s'enchaînèrent jusqu'à la rencontre avec Charles-Louis Philippe, en 1900 : née en 1863, la future romancière, qui perd sa mère à l'âge de trois ans, passe neuf ans à l'orphelinat de Bourges, puis quatre années comme bergère en Sologne. A dix-huit ans, elle part pour Paris où pendant vingt ans elle va mener une existence difficile. Malgré des conditions de vie précaires, elle adopte quasiment sa nièce Yvonne. Celle-ci, extrêmement instable et volage, déçoit un jeune homme qui s'est épris d'elle. Ce jeune homme, c'est Michel Yell, un ami d'André Gide. Le jeune écrivain en herbe fait à cette occasion la connaissance de la tante, Marguerite Audoux. Tous deux s'apprécient de plus en plus, et Michel Yell, un jour, emmène sa nouvelle amie dans une crèmerie de l'Île Saint-Louis, chez la mère Brunat, qui nourrit le midi les inspecteurs du quai des Orfèvres, des artistes et des écrivains fauchés. Parmi les amis de Yell, se trouvent ce jour-là Léon-Paul Fargue, Francis Jourdain, Charles Chanvin et Charles-Louis Philippe¹. Rencontre

¹ « C'est au restaurant que je vis Charles-Louis Philippe pour la première fois. Quand il se fut assis presque en face de moi, il lissa du bout des doigts le dessous de sa moustache, tout en faisant un mouvement des lèvres pour dégager sa bouche, et quand il eut remis son binocle bien d'aplomb, il regarda l'un après l'autre tous ceux qui occupaient la table. » [Audoux (Marguerite), « Charles-Louis Philippe à Paris », in *Le Travail*, 24 décembre 1910, puis *Les Marges*, Janvier 1911].

éminemment importante puisque c'est l'entrée de la future romancière dans sa vraie famille, à la fois humaine et littéraire, que dès lors elle finit de se construire. De même que Mirbeau va être le parrain de *Marie-Claire*, et en quelque sorte un père pour Marguerite Audoux, de même qu'Alain-Fournier va être son fils spirituel, de même Charles-Louis Philippe va rapidement devenir un véritable frère. Tel est le premier sens d'une *correspondance* profonde entre les deux êtres, tel est le premier aspect que nous examinerons pour ensuite aller chercher la trace de Philippe dans l'autre *correspondance alducienne*², au sens cette fois épistolaire, qu'il s'agisse des lettres que Marguerite Audoux envoie ou reçoit (la « correspondance croisée ») ou de celles où il est fait allusion à elle par d'autres.

LES LIENS PROFONDS

Deux « pays »

Lorsque Marguerite Audoux fait la connaissance de Charles-Louis Philippe chez la mère Brunat, rue Saint-Louis en l'Isle, elle découvre, comme on dit, que c'est « *un pays* »³. L'une vient de Sancoins, dans le Cher, l'autre de Cérilly, dans l'Allier. Autant dire que seule la forêt de Tronçais les séparait avant que tous deux ne devinssent des déracinés. Dans un conte de Marguerite Audoux intitulé *Au feu !*, on a justement un témoignage de ce déracinement. « *M. Audoux fait une coupe à la fois floue et précise dans un immeuble de rapport [celui qui commence à brûler] occupé par des locataires qui vivent seuls [on trouve même une sorte d'autoportrait puisque y est décrite une couturière]. Des provinciaux venus travailler à Paris ? M. Audoux et*

² Nous employons l'adjectif *alducien*, de préférence à *audouzien* qui nous semble phonétiquement moins heureux. (Giraudoux, qui n'est pas étranger à Cérilly, a d'ailleurs donné *giralducien*).

³ « *Il nous fallut peu de temps pour devenir de bons amis. Il parlait avec un accent que j'avais entendu dans mon enfance, et aussitôt qu'il sut que j'étais d'un pays très peu éloigné du sien, il me rappela des mots de patois que j'avais oubliés et qui nous rapprochèrent comme un lien de parenté* ». (*Ibid.*)

Ch. L. Philippe ont vécu, l'un et l'autre ce genre de situation. »⁴ Si tous deux - et on en a un exemple dans ce conte - décrivent des petites gens, c'est qu'ils s'inscrivent à fond dans le populisme⁵ (genre pratiqué par des gens du peuple, qui écrivent sur le peuple, et pour le peuple).

Deux « petits »

Petits, tous deux le sont déjà par la taille (1m 48 et 1m 51). Les portraits que Marguerite Audoux fait de son ami accusent ce trait physique :

Il aimait à se promener par les rues avec des amis. Il marchait près d'eux à petits pas, mais comme ses amis étaient tous plus grands que lui, cela le forçait à leur parler avec un mouvement de tête en haut qui montrait ses yeux bruns très attentifs et toute la douceur de sa physionomie ; et quand il écoutait la tête levée ainsi, avec son nez court aux narines très ouvertes, il semblait tenir les paroles qu'on lui disait avant de les entendre.⁶

Lisons à présent un texte inédit dont nous avons trouvé naguère le brouillon chez l'arrière-petit-neveu de la romancière, et qui est sans doute à l'origine de cet article :

Charles-Louis Philippe n'avait guère grandi après les quinze ans, mais son petit corps bien fait se tenait droit, et son allure était ferme et discrète. On ne pouvait imaginer Charles-Louis Philippe courant ou sautant. Et qu'il fût dans les rues de Paris pour son travail, ou sur les routes pour sa promenade, il marchait sans jamais se presser, du même pas régulier et bien appuyé, comme s'il craignait de le séparer du sol. Ses pieds, petits comme ceux d'une femme, étaient toujours chaussés de souliers trop grands, tandis qu'il gardait une grande attention pour ses mains qui étaient blanches, et d'une forme parfaite. Les doigts se repliaient avec des mouvements doux et enveloppants, et leur toucher était délicat comme une caresse.

Il parlait peu ; il écoutait attentivement ceux qui parlaient sans les regarder, et on eût dit que les paroles tombaient en lui et venaient augmenter une source, comme la pluie vient augmenter l'eau d'un étang. Et ainsi que le vent fait frissonner l'eau de l'étang et le ternit par places, les yeux bruns de Philippe paraissaient se ternir pendant un instant et dissimuler des choses profondes. Et lorsque à son tour il voulait vous parler, il redressait sa tête en la tenant un

⁴ Dumont (Mireille), *Les Modèles de culture chez Marguerite Audoux, Charles-Louis Philippe et Émile Guillaumin*, Thèse pour le doctorat de troisième cycle, Paris X Nanterre, 1985, p. 171.

⁵ Si tant est que cette étiquette puisse suffire à les définir.

⁶ Article cité.

peu de côté, mais avant de laisser sortir de sa bouche les mots qu'il avait à dire, il vous regardait, et ses yeux se posaient sur vous comme des oiseaux mal apprivoisés et tout prêts à s'envoler.⁷

Soulignons le caractère beaucoup plus personnel de cette esquisse, qui parfois dépasse la version finale de l'article publié (à travers les images notamment), tout en présentant des détails presque clownesques (les petits pieds affublés de chaussures trop grandes⁸).

Petits, Philippe et Marguerite Audoux ne le sont pas que par la taille, ils le sont aussi par la vie. Le début de l'article écrit par Marcel Ray sur Charles-Louis Philippe, dans le numéro spécial de la *N.R.F.* de février 1910, pourrait s'appliquer à Marguerite Audoux : « *Charles-Louis Philippe a connu très jeune la loi des pauvres, qui est de souffrir.* »⁹

Tous deux ont d'abord une enfance et une jeunesse perturbées : ennuis de santé pour les deux (la mâchoire pour Philippe, les yeux pour Marguerite Audoux), expérience de la mort, abandons répétés et dures conditions d'existence pour l'orpheline ; ambitions déçues et relative stagnation pour l'enfant de Cérilly, autant d'épreuves qui cesseront relativement avec l'entrée dans la vie littéraire, qui est au moins autant une thérapeutique qu'une source de revenus. Si tous deux subissent des humiliations, la toute première est celle de leurs noms : Marguerite Audoux, on le sait, s'appelle en réalité *Donquichote* (mauvaise farce d'un employé de mairie qui affubla le père, un bâtard, de ce patronyme de carnaval). *Louis Philippe* n'est guère

⁷ Fonds Philippe d'Aubuisson.

⁸ On notera en contrepoint la description de la dépouille de Philippe par Léautaud, dans son Journal, le mercredi 22 décembre : « *Il est habillé d'un complet veston usagé. Pas de chaussures. Les pieds enfoncés dans deux petits sacs de toile blanche. C'est la première fois qu'un mort me donne à ce point une impression de comique. Philippe était petit. La mort semble le faire plus petit encore.* » [Léautaud (Paul), *Journal*, Mercure de France, tome I (novembre 1893 - juin 1928), p. 773]. Plus loin, Léautaud évoque « *un de ces visages en bois mal sculptés et mal peints qu'on voit aux marionnettes* » (*Ibid.*), puis « *une marionnette de jeu de massacre* ». (*Ibid.*, p. 774).

⁹ Ray (Marcel), « L'Enfance et la jeunesse de Charles-Louis Philippe », in *La Nouvelle Revue française*, 15 février 1910 (numéro spécial consacré à Charles-Louis Philippe après sa mort), p. 169.

mieux face aux quolibets des potaches. Ceux-ci, en effet, ne doivent pas être plus tendres que les apprenties couturières que Marguerite Donquichote côtoie quand elle n'est pas au chômage (comme Philippe a pu aussi l'être dans ses débuts parisiens).

Deux écrivains au chemin relativement similaire

Il existe donc, *a priori*, avant même leur « entrée en littérature », tout un faisceau de points communs entre les deux écrivains. A ce stade de nos constatations, résumons l'essentiel : Marguerite Audoux, en 1900, est encore une victime de l'existence ; orpheline, partie précipitamment de Sologne après avoir été éconduite par la famille de celui dont elle était tombée éperdument amoureuse, vivant ensuite à Paris des expériences éprouvantes, dont le chômage, la maladie et la perte d'un enfant âgé de quelques jours qu'elle avait eu à la suite d'une liaison orageuse et sans lendemain. Bref, profondément blessée par un destin qui semble à tout moment la défier, la petite couturière pourrait baisser les bras. La tentation du suicide lui vient d'ailleurs à un moment particulièrement noir, dont on trouve une trace dans un écrit qui n'est resté qu'à l'état d'ébauche et qui devait constituer la suite de *Marie-Claire*.¹⁰

Si donc Marguerite Audoux ne choisit pas la solution extrême, c'est qu'elle continue à se battre. Si la vie n'a pas voulu d'elle, Marguerite Audoux va en quelque sorte la recomposer, se créer sa propre grammaire intérieure, affective, sociale, humaine. Dans son oeuvre, tout va ainsi procéder par transferts. A l'image de la mère biologique, indéfiniment liée au mal et au malheur, va se substituer celle de la mère adoptive ; à l'image du père, à celle du compagnon, à la fois ardemment désirées et totalement dépréciées, vont se substituer encore celles du frère et du fils. Charles-Louis Philippe, précisément, est un membre à part entière de cette

¹⁰ *Le Suicide*, in *Les Cahiers d'aujourd'hui*, n° 5, juin 1913.

nouvelle famille. Un frère, nous l'avons dit, et non seulement dans la vie, mais aussi dans la littérature.

En toute logique par rapport à ce système, marginal par la force des choses, le non engagement va être la règle. Du point de vue politique tout d'abord. De même que Marguerite refuse de se ranger sous une bannière, de même qu'elle désapprouve les prises de position de Francis Jourdain, ou de Léon Werth, Charles-Louis Philippe, comme elle, se contente de pourchasser l'injustice sans lui mettre d'autre nom. « *Il était socialiste*, écrit Marcel Ray dans l'article déjà cité, *comme les nègres sont crépus* »¹¹. Même position commune par rapport à une religion revue et corrigée de la façon la plus simple, que personnellement je simplifierais ainsi : le sentiment religieux, oui ; le dogme, non ! Anticléricaux, nos deux auteurs peuvent l'être pour le système, pour l'église, mais pas pour certains de leurs représentants. Dans *Marie-Claire*, soeur Marie-Aimée et soeur Désirée des Anges sont séduisantes, comme l'est la religieuse de Brassens, autre libertaire affirmé, et qui par parenthèse, dans son immense culture, appréciait tant l'oeuvre de Philippe. Précisément, l'aumônier de l'orphelinat, aussi atypique que le curé de *La Messe au pendu* du même Brassens, s'éprend de soeur Marie-Aimée et en vient aux ultimes faveurs avec elle ; et même, un enfant naît, comme on dit, de ses oeuvres (les seules bonnes oeuvres, peut-être...). Ce que Louis Lanoizelée, dans son *Charles-Louis Philippe*, nous dit de l'auteur de *Bubu* va exactement dans ce sens. Il cite notamment Georges Bodard, qui relate dans sa plaquette sur Philippe le fait suivant :

L'abbé Cabannes, curé de Cérilly, me raconte cette anecdote : « Un jour, au cours d'une conversation littéraire, j'eus l'occasion de montrer à Philippe un modeste discours de mariage que je devais célébrer le lendemain. Il me le rendit en disant : Je le signerais. - Ah ! moins les idées religieuses et mystiques ? lui dis-je. - Détrompez-vous, Monsieur le curé, me dit-il d'un air

¹¹ *Op. cit.*, p. 192.

profond, je suis plus près de vous que vous ne semblez le croire, j'en suis même très près... »¹²

C'est peut-être là, d'ailleurs, la réponse à l'interrogation d'Alain-Fournier dans une lettre qu'il adresse à Gabriel Frizeau le 2 janvier 1911 : « *Je tâcherai de savoir par Marguerite Audoux quel est ce prêtre auprès de qui Philippe trouva le repos.* »¹³

On pourrait donc dire qu'il y a une fraternité de l'âme, une sorte de communion entre Philippe et Marguerite Audoux, à travers une sensibilité commune, qui se traduit également par l'intuition. Deux exemples. Le premier, à propos de Marguerite Audoux, est évoqué par le premier biographe, Georges Reyer :

[Marguerite Audoux] eut le pressentiment de la fin tragique d'Alain-Fournier comme elle avait eu le pressentiment de la mort de Ch.-L. Philippe.

- La veille du jour où Philippe est mort, disait-elle, j'ai eu un cauchemar. Milie, sa compagne, morte depuis peu, venait me trouver et me disait : « Où est Philippe ? Il faut que je l'emmène. »

Elle nous regardait longuement et ajoutait :

- Et le lendemain, elle l'emmenait.¹⁴

Et dans son article sur Philippe pour la *N.R.F.* du 15 février 1910, Marguerite Audoux évoque ce que disait son ami récemment disparu :

- Il me vient des idées comme aux bonnes femmes de chez nous. J'ai le pressentiment que Marie Donadieu me donnera de ses nouvelles le jour où mon livre paraîtra.

Et comme [je] riai[s], il eut un geste d'inquiétude en [me] disant :

- Ne rions pas de ces choses-là. Nous ne connaissons rien des forces qui sont autour de nous.

Et le jour même où parut le livre, ainsi que l'avait fait Berthe Méténier quatre ans plus tôt, Marie Donadieu écrivit à Charles-Louis Philippe, après deux ans d'absence, pour lui demander aide et protection.¹⁵

¹² Lanoizelée (Louis), *Charles-Louis Philippe*, Plaisir du bibliophile, 1953, pp. 71-72.

¹³ Alain-Fournier, *Lettres à sa famille et à quelques autres*, Fayard, nouvelle édition, 1991, p. 601.

¹⁴ Reyer (Georges), *Un Coeur pur : Marguerite Audoux*, Grasset, 1942, p. 167.

¹⁵ *Article cité*, pp. 200-201.

Ainsi, chez l'un comme chez l'autre auteur, dans la vie et l'oeuvre qui s'interpénètrent, on constate une intuition profonde, « divinatrice » comme disent les philosophes.

On terminera sur un dernier point commun, peut-être moins original à l'époque : les premières expériences littéraires qui passent par la poésie. Il reste évidemment un travail à réaliser sur l'oeuvre poétique de Philippe¹⁶, pétrie à outrance de symbolisme, et par rapport à laquelle certains de ses amis émettent les plus grandes réserves, Marcel Ray et Gide en particulier.

Marguerite Audoux, quant à elle, n'écrit que trois poèmes en prose. Nous avons retrouvé d'autres tentatives sous forme de brouillons. La patte, beaucoup plus simple et traditionnelle, est très différente de celle de Philippe qui, comme Alain-Fournier, va ensuite fort heureusement « *prendre terre* », pour reprendre la formule de Péguy.

Dernière question à propos de cette confraternité aux correspondances multiples : peut-on parler d'une intertextualité chez Audoux et Philippe ?

Dès la parution de *Marie-Claire*, l'article qu'écrit Alain-Fournier dans la *N.R.F.* du 1^{er} novembre 1910 suggère en effet une légère parenté entre les deux écrivains (« à peine trouverait-on ici, une image, là, un procédé, qui fassent penser à Charles-Louis

Le 22 septembre 1904, Charles-Louis Philippe envoie à Marguerite Audoux une carte postale de Cérilly (représentant le Faubourg Mistaudin) ; il écrit à droite de la photographie le texte suivant : « *Calotte* [C'est le surnom de son amie], *la m[ôme]* Marie est revenue de Russie. Est passée me voir à Paris, mais étions ici. Est à Lyon mais doit revenir à Paris. N. de D ! N'en parle à personne, même pas à Milie. Alors, je ne sais pas ce que je ferai. Elle dit qu'elle doit retourner à Moscou. J'espère avoir la force de l'y encourager. Aurai-je le courage d'écrire à Michel ? Je l'espère. T'embrassons. Philippe. Embrassons Souris et les Yeux couleur de la mer. [Couturières de l'atelier que Marguerite Audoux a créé rue Victor Considérant - adresse à laquelle est envoyée cette carte -]. » (Fonds Philippe d'Aubuisson).

¹⁶ C'est même la communication que nous avons initialement prévue.

Philippe ou à Jules Renard. »¹⁷). La comparaison n'est pas si fréquente, et il ne semble pas qu'il faille s'y arrêter, tant le style de *Marie-Claire* est unique et irréductible à quelque modèle que ce soit (d'où sans doute son succès en 1910, et l'absurdité des bruits qui ont couru quant au fait que ce serait Philippe lui-même l'auteur...).

Quant à l'influence de Marguerite Audoux sur Charles-Louis Philippe, elle est sans doute totalement absente d'un point de vue stylistique, et toujours pour les mêmes raisons. Seuls certains motifs renvoient clairement à l'univers de la consoeur.

Écartons d'abord l'hypothèse selon laquelle le nom de Berthe Méténier serait un clin d'oeil adressé à Marguerite Audoux, sous prétexte qu'un certain Oscar Méténier, né à Sancoins, est un auteur contemporain qui écrit sur la prostitution et les bas-fonds. Il est pratiquement certain que Charles-Louis Philippe choisit le nom de l'héroïne dès novembre 1899, avant sa rencontre avec Marguerite Audoux.

Ce qui est bien plus important dans l'interpénétration des deux oeuvres, c'est la présence de Marguerite Audoux dans deux *Contes du Matin* : *La Visite* et *L'Ivrogne*. *La Visite* relate le retour du père, qui veut revoir sa fille qu'il avait abandonnée. L'héroïne a conservé le nom du modèle : Marguerite. Le père est bien un charpentier porté sur la bouteille, comme dans la réalité, et l'on pourrait continuer plus avant cette série de correspondances. *L'Ivrogne* évoque la mort de la mère de Marguerite et Madeleine, qui ont conservé également leurs noms et qui découvrent le cadavre, tandis que le père est reparti dans la nuit pour se saouler.

On a ainsi comme un développement de deux faits très fugitivement évoqués dans *Marie-Claire*...

¹⁷ Alain-Fournier, « *Marie-Claire*, par Marguerite Audoux (*La Grande Revue*) », in N.R.F., 1^{er} novembre 1910, p. 619.

Ce prolongement est tout à fait symbolique d'un lien affectif et littéraire. Il souligne également l'importance du conte chez les deux auteurs, qui sont bien deux authentiques conteurs. Lors des réunions du groupe d'amis, notamment à Carnetin, en Seine-et-Marne, de 1904 à 1907, ce qu'ils appelaient leur « château » était le théâtre d'échanges vivants et bruyants. Lors des fins de repas, on livrait aux autres le dernier jus de sa production. Le matin, Michel Yell s'échappait dans la campagne pour aller déclamer aux arbres et aux oiseaux ce qu'il avait laborieusement pondue pendant la semaine, fidèle ainsi à l'épreuve du gueuloir de Flaubert¹⁸... Quand Michel Yell trahit le secret de Marguerite, c'est-à-dire le premier jet de *Marie-Claire*, consigné dans un petit cahier caché dans le tiroir de la machine à coudre, le groupe entier vient envahir l'appartement de la jeune femme, et la lecture publique est décisive pour l'enthousiasme de tous, et en particulier Charles-Louis Philippe...

Cette prédilection pour l'oralité explique peut-être que les deux oeuvres à mon avis les plus dignes d'intérêt chez Marguerite Audoux soient ses contes et bien sûr *Marie-Claire*, qui se présente finalement comme une suite de courtes histoires liées par le ton et la naïveté du regard.

On peut se demander, exactement de la même façon, si les lettres, toujours si passionnantes à découvrir et à lire, ne sont pas parfois le véritable chef d'oeuvre

¹⁸ « Michel, lui aussi, aimait expérimenter dans sa chère campagne, le travail de ses soirées parisiennes, mais cette épreuve exigeait une solitude complète. Il partait sans rien dire à personne et, quand il se savait loin de toute oreille, il lisait son texte à haute voix, essayait des variantes, et, dans l'oubli des contingences, arrivait à une exaltation proche de l'ivresse, voire du délire, quelque chose comme le vertige du derviche.

Un matin, Philippe nous proposa d'aller surprendre notre ami dans son gueuloir. Il connaissait l'endroit où le bon Michel se croyait à l'abri de toute indiscretion. Nous gagnâmes son repère en nous cachant, et, à travers les feuilles d'un buisson, nous assistâmes à cet étrange spectacle : sous le ciel immense, seul dans un champ inondé de soleil, Michel gesticulait, lançait son poing en avant, martelait des mots, scandait des périodes, déclamait des phrases, les répétait, les hurlait, brutalisant frénétiquement le silence de ce beau matin radieux. Il ne tarda pas à nous apercevoir, rougit jusqu'au bout des cheveux ; mais son embarras dura moins que le nôtre. » [Jourdain (Francis), *Sans remords ni rancune*, Corrêa, 1953, pp. 170-171].

chez des écrivains qui excellent particulièrement dans cette parole fixée par écrit, dans ces « *oeuvres d'art en liberté* », comme le dit avec bonheur Max Jacob...

Nous en arrivons ainsi au second sens de la *correspondance alducienne*, à ces « *oeuvres d'art en liberté* » qui portent la trace philippienne, que Marguerite Audoux soit l'épistolière, la destinataire, ou même l'objet de propos échangés par d'autres.

PRESENCE EPISTOLAIRE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Les quelques lettres de Philippe

Nous avons déjà évoqué la carte envoyée à Marguerite Audoux par Philippe, le 22 septembre 1904, pour annoncer le retour de « *la même Marie* » de Russie¹⁹.

De Philippe à la romancière, la seule autre carte dont nous ayons connaissance est celle dont la copie se trouve au musée de Cérilly. Redonnons-en le texte :

Tu serais bien petite dans la grande campagne, mais ton amitié tiendrait dans mon coeur une telle place que si tu étais à mes côtés les champs et les cieux compteraient beaucoup moins.

Tu verras sur cette carte, au premier plan, mon père avec la Louise Berthelot.
Philippe.

Ces deux cartes constituent la seule trace épistolaire entre les deux écrivains (mais par définition, un corpus épistolaire est toujours provisoire). Il convient donc d'élargir la recherche si l'on veut vraiment voir vivre Philippe dans la correspondance alducienne.

Le second ensemble que nous dégagerons, ce sont les lettres de Philippe adressées à divers correspondants, et toujours pour la même cause : la défense de l'oeuvre alducienne à venir, en particulier le panégyrique de *Marie-Claire* en vue de sa publication. Trois destinataires. Vous connaissez peut-être les deux premiers

puisque les lettres sont mentionnées dans les *Bulletins des Amis de Charles-Louis Philippe* n^{os} 19 et 20 : Il s'agit du poète symboliste Vielé-Griffin (la lettre lui est adressée le jeudi 27 février 1908)²⁰, et de la poétesse Anna de Noailles (lettre du 6 juillet 1909)²¹. Le troisième correspondant n'est autre que Giraudoux. La lettre, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, n'est pas datée. Elle se situe apparemment aux environs de la même période, puisque l'allusion à Marguerite Audoux, dans le *post-scriptum*, est la suivante :

J'ai une excellente nouvelle de Mme Audoux la personne du manuscrit que vous avez. Je vous l'apporterai.²²

¹⁹ Voir la note ¹⁵.

²⁰ « *Cher Vielé-Griffin,*

Je me permets de vous envoyer par ce courrier un manuscrit que je vous demanderais de lire. C'est le premier chapitre d'un roman encore inachevé. Il a pour auteur une femme que je connais très bien, qui est une couturière, âgée de 45 ans. Voici deux ans qu'elle s'est mise à écrire, et vous allez en voir le résultat.

Je vous serais bien obligé ensuite si vous vouliez bien me donner un rendez-vous. Je suis libre tous les jours, à n'importe quelle heure, sauf le mardi et le vendredi. L'une des raisons qui me font vous envoyer ce manuscrit est que je le trouve très beau. J'aime mieux vous parler que des autres raisons que lorsque vous l'aurez lu.

J'espère que vous voudrez bien m'excuser de vous écrire une lettre un peu singulière. J'ai cru bien faire en m'adressant à vous. [...] »

(Bulletin n° 19, décembre 1961, p. 426).

²¹ « *Chère Madame,*

Je voudrais vous envoyer le manuscrit d'un nouveau roman que je trouve de la plus grande beauté. L'auteur est une femme, une vieille amie à moi, qui est couturière et qui s'est mise à écrire comme cela un beau jour. Mais si ce roman vous intéresse, je vous donnerai sur elle des détails qui vous étonneront.

Je ne vois personne qui soit mieux désigné que vous pour juger cette chose-là. J'ai pensé à vous tout de suite et je ne m'excuserai pas de vous imposer ce travail qui deviendra pour vous, j'en suis persuadé, un plaisir.

Je vous annonce d'avance des fantaisies d'orthographe terribles, mais la langue est claire, pure, musicale.

Je ne sais pas si vous êtes encore à Paris, c'est pourquoi je ne suis pas allé déposer le manuscrit chez vous. Voulez-vous m'envoyer un mot pour me dire où je dois vous l'envoyer. [...] » (Bulletin n° 20, 1962, p. 80).

N. B. : La Comtesse répondra à Charles-Louis Philippe : « *Je vous retourne cet étonnant manuscrit si beau de simple vérité et qui semble avoir été pris au coeur de l'auteur comme les feuilles sont arrachées à l'arbre par le vent.* » (Bulletin n° 46, p. 66).

²² Naf 25418, microfilm 4896, f° 266.

Le texte qui précède le *post-scriptum* est le suivant :

« *Mon cher ami,*

L'«après-Philippe»

La fraternité, la solidarité que nous évoquions d'un point de vue biographique et littéraire se confirme donc bien dans ces échanges de lettres. La mort de Charles-Louis Philippe ne va pas altérer cette proximité, au contraire elle va l'affermir. Et là encore, la correspondance apporte un témoignage non négligeable, en particulier les lettres adressées par Marguerite Audoux à Gide, de décembre 1909 (précisément) à mai 1911, et dont Charles-Louis Philippe est le principal centre d'intérêt. D'un point de vue matériel, tout d'abord - et ce n'est pas ici le plus important - puisqu'il s'agit du rangement de l'appartement du quai Bourbon. Ce qui nous intéresse davantage, c'est la présence spirituelle, presque physique de Philippe, qui continue à vivre à travers cette littérature épistolaire, parfois empreinte d'un certain lyrisme. Citons un passage de la cinquième lettre, du mercredi 19 janvier 1910 :

Nous avons fini de déménager l'appartement du quai Bourbon. J'y suis retournée seule ce matin. Il me semblait que j'y avais oublié quelque chose. Il n'y avait plus que des vieux papiers sur le parquet de la salle à manger, et tout à coup j'ai revu la petite table où nous avons si souvent déjeuné en tête à tête, et, comme s'il m'eût vraiment parlé, j'ai entendu sa voix qui disait comme autrefois pour les miettes de pain : « *Puisque tu as le malheur d'être une femme, prends donc le balai et enlève donc tout ça !* »

Je suis restée longtemps à la fenêtre. La Seine était comme l'appartement, sale et triste.²³

Votre ami Bunau-Varilla m'avait invité à aller le voir au Matin et m'avait dit de le lui faire savoir la veille. Voulez-vous lui dire que j'irai jeudi (demain) vers 5 heures [¼ rayé].

Ce qui serait très bien, c'est que vous veniez me prendre à l'heure habituelle où vous montez et que nous y allions ensemble. Est-ce possible ?

Amitiés

Philippe

(Adressé à : M. Jean Giraudoux

Hôtel de Cluny

Bd St-Michel.)

²³ [Gi-Aud3]. (N. B. : ces références sont celles de la Médiathèque Valéry Larbaud de Vichy).

Dans ces lettres, Marguerite Audoux fait également mention de son zèle pour récolter des fonds destinés à l'érection du buste de Philippe, qui sera inauguré au cimetière le 25 septembre 1911. Elle relance aussi souvent Gide, dans cette correspondance, pour pourvoir à la pension de la petite Angèle Lenoir, la fille de Milie, l'une des maîtresses de Charles-Louis Philippe, qui était morte encore plus précocement que lui.

Marguerite Audoux prolonge ainsi, et même consolide, la confraternité qui avait éclos dès la rencontre de ces deux êtres à la fois solitaires et solidaires.

L'hostilité de la famille Philippe

Mais cette générosité, qui est finalement celle des pauvres, n'est bien sûr pas reconnue à sa juste valeur par tous. Tant s'en faut. La famille de Philippe, et même une autre ancienne maîtresse, Emma Mc Kenty, passent de la bienveillance à l'hostilité. Et cela pour un ensemble de raisons pas toujours faciles à démêler.

Le grief le plus grave envers « *l'Audouse* », comme l'appelle Mme Philippe mère, c'est qu'elle n'est pas, selon ses propres termes, « *une écrivainte* »²⁴..., impression partagée par sa fille, la soeur jumelle de Philippe, Madame Tournayre. Les deux femmes vont jusqu'à l'accusation de larcin littéraire... Un passage d'une lettre de Gide à Marguerite Audoux, datée du 20 décembre 1910, et reçue, donc, un an jour pour jour après la mort de Philippe, nous renseigne à ce propos :

Vous a-t-on raconté que j'avais dû gronder, dans ma dernière lettre aux Tournayre ?²⁵ C'était à cause de vous. Une phrase de M^{me} Tournayre m'a fait soupçonner que le bateau monté pour persuader à ceux de l'Ac[adémie] Goncourt que vous n'êtes pas l'auteur de *Marie-Claire*, pouvait bien n'émaner

²⁴ Guillaumin (Emile), *Charles-Louis Philippe, mon ami*, Grasset, 1942, p. 176, note ¹.

²⁵ Une lettre à Mme Tournayre du 6 décembre 1910, d'où nous extrayons ce passage :

« *J'ai beaucoup souffert, Madame, de retrouver dans votre lettre l'écho d'une odieuse et absurde calomnie contre Madame Audoux. Votre frère n'a pas écrit une ligne de ce livre admirable - pour la bien bonne raison du reste qu'il n'en était pas plus capable que Mirbeau ou moi-même. - Vous devriez pourtant penser que, si cela était les amis de votre frère seraient les premiers à le proclamer. - Rien ne rappelle moins la manière de votre frère que celle de Marie-Claire et le talent de Louis était beaucoup trop original pour se prêter à une malhonnête contrefaçon.* » [Phgid40].

que d'eux. Ce n'est vraiment que par respect pour Philippe qu'on se retient de les trouver odieux. Le pire, c'est que tout cela est « très naturel ».²⁶

L'autre accusation de la part de la famille de Philippe, c'est que Marguerite Audoux aurait été sa maîtresse. Il est vrai que le terme est ambigu, lorsque par exemple, le 28 février 1910, Mme Philippe écrit à Gide :

Mon cher Louis, sachant que j'étais très délicate sur certains points, avait hésité à me faire connaître plus tôt sa maladie et l'endroit où il était, craignant de m'ennuyer parce que cette femme était auprès de lui en maîtresse. Cependant, il avait une mère qui l'aimait de tout son coeur ; il aurait souffert de voir que je compris que cette place à son chevet était prise. J'ai pas voulu faire comprendre plus tôt que je comprenais.²⁷

L'allusion est à peine voilée, mais deux mois plus tard, le 20 avril 1910, Francis Jourdain rapporte à Gide les propos d'une lettre qu'il a adressée à la mère de Philippe :

[S]ans trop de maladresse, j'espère, j'arrivais à parler de Marguerite, de l'estime, de l'affection que Louis lui portait, de la confiance qu'il avait en elle, en sa bonté et en son intelligence et j'insistais sur le caractère de leur amitié.²⁸

A cela, Madame Philippe me répond qu'elle n'a jamais voulu dire que Marguerite avait été la maîtresse de son fils mais seulement « qu'elle agissait en maîtresse de maison »

(C'est d'elle, rappelle-t-elle, qu'elle reçut à la maison Velpeau, la clef du logement !) Elle s'est bien aperçue de l'empire, de l'autorité que Marguerite avait su prendre sur ce pauvre Louis, « toujours si faible ». Vous savez comme moi combien la chose est non seulement inexacte mais invraisemblable - Quelle méconnaissance de Philippe cette phrase prouve !

²⁶ Fonds Philippe d'Aubuisson. Lettre également reproduite dans Lanoizelée (Louis), *Marguerite Audoux*, Plaisir du bibliophile, 1954, pp. 75-76.

²⁷ [Ph253].

²⁸ « *Peut-être ne savez-vous pas assez, chère Madame Philippe, que Marguerite (qui ne fut jamais pour Louis qu'un ami) fut la plus dévouée et la meilleure des amies. Louis avait entière confiance dans son jugement, fait d'autant d'intelligence que de bonté. Elle était depuis de longues années la confidente de Louis ; elle était au courant de toutes ses affaires, de toutes ses pensées. Personne ne l'a aussi intimement, aussi profondément connu et compris.* (Sd, [Ph.JOU10]).

N. B. : On retrouve, à quelques mots près, la même plaidoirie dans une lettre de Jourdain à Mme Tournayre, sans date elle aussi. ([Ph.JOU19]).

Et puis il faut avouer qu'il y a dans cette nouvelle version un peu de fourberie... Enfin, l'important est d'éviter des heurts et comme vous le disiez fort justement de garder une possibilité d'entente avec les héritiers légaux de notre cher Philippe.²⁹

Gide lui-même avait répondu à Madame Philippe à ce sujet, le 8 avril 1910 :

Je crains, Madame, que vous ne vous trompiez grandement au sujet de Madame Audoux, et que vos accusations contre elle ne soient cruellement injustes. Déjà je vous le disais dans une lettre précédente. Je ne connaissais pas personnellement Madame Audoux avant de l'avoir rencontrée à la maison Velpeau - mais depuis longtemps j'entendais parler d'elle (pour des événements où votre fils n'était en rien mêlé) et tout ce que j'apprenais d'elle était digne d'affection et de respect. Quant aux relations qu'il y aurait eues entre elle et Louis, vous êtes, Madame, la première à m'en avoir parlé. En vérité. Défiez-vous des racontars et surtout de ceux d'une autre femme.... et mettez en garde Madame Tournayre à qui je sais qu'elle écrit.³⁰

On ne s'attardera pas davantage sur toutes ces polémiques (nous avons d'ailleurs passé sous silence les plus anodines et les plus mesquines touchant des points matériels au moment du rangement de l'appartement de Philippe, ce qui transparaît notamment dans la correspondance entre Mme Philippe et Marguerite Audoux³¹).

Ce qui va nous intéresser pour terminer, et cela toujours à travers les échanges épistolaires, c'est la façon dont la présence de Charles-Louis Philippe dans cette correspondance contribue à dévoiler la véritable personnalité de Marguerite Audoux.

LE CULTE PHILIPPIEN DANS LA CORRESPONDANCE, VÉRITABLE REVELATEUR DE L'IMAGE ALDUCIENNE

²⁹ [4Ph].

³⁰ [PhGid6].

³¹ Ces lettres seront reproduites dans l'édition de la correspondance que nous préparons.

Il serait en effet quelque peu réducteur de sombrer dans l'angélisme à propos de l'attitude de Marguerite Audoux en général, et pour cette période en particulier. Celle qui, dans la continuité de sa destinée, semble subir les événements, en réalité les maîtrise assez souvent. Nous prendrons deux exemples en nous fondant principalement sur la correspondance avec André Gide :

L'attitude vis-à-vis de la gent féminine

Nous avons déjà développé ce point³², la relation maître-disciple entre Gide et Marguerite Audoux n'est pas ce que les apparences pourraient laisser penser. A l'examen, la supposée déférence de celle-ci envers celui-là cache mal, par exemple, toutes les manoeuvres de la romancière pour mettre en avant les amis qu'elle protège, et que parfois même elle couve : Larbaud, Werth, et en particulier Michel Yell... Notons au passage que tous, y compris Philippe qui vient de disparaître, sont ses cadets d'au moins dix ans (dix-huit en ce qui concerne Larbaud qui, à deux ans près, a l'âge de l'enfant qu'elle a perdu en 1883).

On concevra aisément le corollaire de cette attitude de mère couveuse : son rapport avec les femmes, et en particulier celles qui ont entouré Charles-Louis Philippe (mère, soeur, maîtresses...) ne va pas se caractériser par la douceur. Un sectarisme en appelle un autre... On ne reparlera pas ici de la famille, évoquons simplement les maîtresses.

Emma Mc Kenty, tout d'abord. Si le 6 janvier 1910, Marguerite Audoux écrit à Gide : « *Ne croyez pas que Mme Mac Kenty ne soit qu'une détraquée ; dans la vie ordinaire elle est pleine de bon sens* »³³, le miel, quelques jours plus tard, se

³² « La Correspondance André Gide - Marguerite Audoux », CNRS - UMR 6563 (Centre d'Etude des Correspondances et Journaux intimes des XIX^e et XX^e Siècles, Brest), Cahier n° 2 (journée doctorale du 24 octobre 1998 portant sur *la relation maître-disciple dans la correspondance*), à paraître courant 1999.

³³ [Gi-Aud2].

transforme en fiel. Il s'agit des articles que les deux femmes doivent écrire sur Philippe :

Madame Mac Kenty sort d'ici. Elle m'a laissé le brouillon qu'elle m'a dit vous avoir envoyé. Elle aussi a fait de son mieux, mais je ne trouve pas que son mieux soit parfait.³⁴

La lettre à Gide du 6 juin 1910, six mois jour pour jour après la première, se passe de commentaires :

Le Lampadaire³⁵ est venue hier, un peu furieuse après Madame Philippe qui lui a fait réclamer par Francis le livre de Vielé-Griffin. Je l'ai fait parler un peu. Vous n'avez aucune idée de ce qui se passe. Non seulement Madame Philippe n'empêchera pas le Lampadaire de faire **le merveilleux livre d'amour**, mais encore elle veut le faire avec elle, et elle veut le faire **tout de suite tout de suite**, **il faut que ce livre soit fait par ces trois femmes**.

Madame Philippe envoie des lettres de son fils au Lampadaire ; elle les coupe, les tronque, les arrange ; **elle veut** qu'on la glorifie elle et sa fille ; **elle veut** que les parents de Philippe soient glorifiés ; **elle veut** que son fils apparaisse comme un petit jeune homme poli envers ses parents qui ont fait de grands sacrifices pour en faire un jeune homme de la bourgeoisie ; il faut que, pour que le monde puisse glorifier cette famille, et que tous les gens de Cérilly en crèvent de jalousie, **que**³⁶ le livre montre combien eux ont été grands, et combien ils ont su faire de leur enfant un fils soumis et un jeune homme bien élevé.

S'il fallait que je vous dise en détail tout ce que contiennent les lettres de madame Philippe au Lampadaire, **j'en aurais pour trois jours et trois nuits** à écrire. Ce que je peux vous dire et qui sera peut-être une bonne affaire pour ce pauvre Philippe, c'est que le Lampadaire commence à prendre peur

³⁴ [Gi-Aud3]. Dans le prolongement de cette lettre, une autre, adressée le 10 février 1910 à Mme Philippe, déprécie encore plus nettement Mme Mc Kenty - attitude épistolaire qui sera d'ailleurs également celle de Gide et de Jourdain, exactement à cette même période (février 1910), et vis-à-vis de la même destinataire.

³⁵ Emma Mac Kenty avait toujours prétendu qu'elle était «*le petit lampadaire d'amour*» de Charles-Louis Philippe, d'où ce sobriquet attribué à son insu par l'impitoyable groupe d'amis.

³⁶ On notera - trait stylistique révélateur - la syntaxe prolixie et erronée de la future romancière, d'habitude plus sobre. C'est Marguerite Audoux qui souligne, mais nous mettons personnellement en caractères gras les formules qui incluent une connotation péjorative, à travers l'ironie de l'hyperbole («*le merveilleux livre d'amour*») et du discours implicitement rapporté (la reduplication de «**tout de suite**» et la fin de cette même phrase). Progressivement, dans cette montée de colère, l'irritation de l'épistolière se dégage plus directement de la suite à travers l'anaphore rageuse du «***elle veut***», suivie, dans le paragraphe suivant, de formulations non moins explicites de son exaspération.

de cette famille qui lui impose ses volontés avec une dureté peu ordinaire. **Elle qui est dévorée d'ambition pour elle toute seule**, elle ne pourra pas écrire une ligne de ce livre sans que la mère et la soeur de Philippe l'aient corrigée, revue et commentée.

J'ai essayé de prendre le Lampadaire par les « sentiments », je lui ai parlé de la haine de Philippe pour son pays et du mépris des gens de Cérilly pour Philippe, je lui ai dit qu'un livre montrant un Philippe absolument idiot rencontrerait des adversaires intelligents et haut placés qui écraseraient de leur talent les auteurs d'un tel livre.

J'ai parlé de Claudel, de Mirbeau et d'autres. Je crois que de ma vie je n'ai eu la langue si bien pendue. Le Lampadaire est partie troublée et pleine d'inquiétude, et ce matin j'ai reçu un magnifique pot de marguerites avec une carte large comme la main qui me prévenait que c'était Mme Mac Kenty qui me l'envoyait.

Si Philippe me voyait, il me dirait : « *Maintenant que tu as fait la paix, gare à ta tranquillité* ». ³⁷

Autre cas similaire à propos de ces « rivales posthumes » : à l'issue de la conférence donnée sur Philippe par Gide, le 5 novembre 1910, Marguerite Audoux, quelques jours plus tard, lui écrit pour le féliciter et justifier le fait qu'il ne faille parler que de l'oeuvre, et non de la vie. Et en exposant à Gide tout ce qu'il fallait en effet éviter de dire, elle le dit bel et bien, et insidieusement, perfidement, attaque à travers sa prétérition un nouveau personnage féminin : « **cette pauvre Milie** » (!), l'autre maîtresse déjà évoquée, décédée après avoir été abandonnée par le romancier dans des conditions que désapprouvèrent certains membres du groupe (Régis Gignoux en particulier) :

J'ai beaucoup pensé à ce que nous avons dit de Philippe hier et je trouve de plus en plus que votre conférence est très bien. Je suis aussi de plus en plus persuadée que nous ne devons pas parler de la vie de Philippe. Son oeuvre seule doit être connue du public. Ceux qui n'ont pas connu Philippe ne comprendraient rien à l'homme. Il faut surtout éviter de parler de cette pauvre Mily pour ne pas créer une légende d'un Philippe sans coeur. Moi qui les ai connus tous deux peut-être mieux que personne, je peux penser à lui sans penser à elle, alors qu'il m'est impossible de penser à elle sans penser à lui. Philippe a été pour Mily Toute la vie. Mais Mily n'a été qu'un accident dans la vie de Philippe.

³⁷ [GI-Aud7].

Si quelqu'un écrit un jour la vie de Philippe, deux femmes seulement devront compter, Berthe Méténier et Marie. Berthe parce qu'il l'a sauvée, et Marie parce qu'il l'a aimée. On peut parler de Philippe par rapport à Mily mais pas de Mily par rapport à Philippe. Cela est tellement vrai que le jour où il a trouvé une femme qui n'était cependant que la caricature de Marie, Mily est devenue une chose épouvantable pour lui.

Donc n'ayez aucune inquiétude, et si vous n'êtes pas satisfait de vous-même, dites-vous bien que personne n'aurait parlé avec plus de vérité sur notre ami.³⁸

On appréciera cette fausse argumentation, au sein de laquelle une anodine parenthèse devient en réalité la substance principale du propos.

Et ne pensons pas que cette hostilité se limite à ces deux cas. Guillaumin lui-même, dans son *Charles-Louis Philippe*, avoue tenir tous les détails peu flatteurs sur Marie (la lyonnaise), de Marguerite Audoux elle-même, qui « *ne gardait pas bon souvenir de cette jeune femme gaie et jolie, mais hypocrite, perverse et dénuée de tout sens pratique. Un costume neuf, dont elle s'enthousiasmait d'abord, était gâché en quelques jours et jeté au rebut.* »³⁹. Détail aggravant pour notre couturière...

L'affaire Bachelin

Le second exemple, sur quoi je terminerai, de ce qu'on pourrait appeler parti pris, sectarisme, ou possessivité posthume, comme on le voudra, est la véritable affaire qui touche la réédition de *La Mère et l'Enfant* en 1911. Il s'agit, comme vous le savez peut-être, de livrer au public la version intégrale d'un texte qui, en 1900, avait été tronqué pour La Plume. Cela irrite fort le groupe de Carnetin pour deux raisons : la prétendue mise en avant de Bachelin, et le manquement aux volontés de Charles-Louis Philippe. Nous n'entrerons pas davantage dans les détails de cette

³⁸ [Gi-Aud13] (Comme dans les lettres précédentes, c'est Marguerite Audoux qui souligne).

histoire. Ce qui nous intéresse, c'est que, vis-à-vis de Gide, Marguerite Audoux joue là encore, consciemment ou non, les fausses ingénues :

Cher Monsieur et ami,

A peine étiez-vous sorti de chez moi hier, que Régis Gignoux est venu me voir. Nous avons naturellement parlé des mêmes choses. Régis s'est fâché contre Bachelin parce qu'il trouve tout à fait déplacé que son nom soit mis à côté de celui de Philippe sur la nouvelle édition de *La Mère et l'Enfant*. J'avoue que moi-même j'ai été très étonnée de cela et que je ne vois pas bien ce que le nom de Bachelin vient faire dans l'édition de *La Mère et l'Enfant*.

Voulez-vous être assez bon de m'expliquer ce que cela veut dire ? il va sans dire que depuis hier j'ai demandé des explications autour de moi, tout le monde a l'air mécontent, j'entends dire que le nom de Bachelin sera en tête, avec des lettres de un mètre de haut, et le nom de Philippe si petit qu'il faudra le regarder à la loupe. Chacun crie sans rien savoir me dire de précis, c'est à devenir fou ; aussi je vous serais reconnaissante de me rassurer au plus vite. Vos explications sont toujours très claires pour moi et je me fie complètement à votre grande loyauté.

Croyez à ma très grande affection.

Marguerite Audoux⁴⁰

En l'occurrence, tout en essayant de jouer un rôle d'arbitre dans cette querelle, Gide va prendre ses distances avec Marguerite Audoux. On note en effet, à partir de cette période, un changement de ton et de style dans les lettres de Gide à la romancière. Quant à Bachelin, qui ne mâche pas ses mots, il parle de « *crétinisme humain* »⁴¹, et envoie à sa nouvelle correspondante des lettres gratinées où il lui affirme qu'« *il n'y a rien de plus grotesque, de plus puéril que de planter, de ses propres mains, un épouvantail pour se faire peur à soi-même. [...] J'ai fait*, poursuit-il

³⁹ Guillaumin (Emile), *Op. cit.*, p. 72, note ².

⁴⁰ In *Correspondance A. Gide - J. Copeau*, *Cahiers André Gide* n° 12, p. 489 (Lettre conservée avec celles de Gide à Copeau, Bibliothèque Doucet, fonds Dr Heitz).

⁴¹ Lettre du 21 mai 1911. Henri Bachelin, *Correspondances avec André Gide et Romain Rolland*, édition établie, présentée et annotée par Bernard Duchatelet, avec la collaboration de Alain Mercier, Centre d'Etude des Correspondances, CNRS (UPR 422), Faculté des Lettres, Brest, 1994, p. 107.

plus loin, *un travail de copiste, de dactylographie, et je ne sache pas que jamais sur un livre recopié on ait eu l'idée de mettre le nom du copiste, de la machine à écrire.* »⁴²

Presque deux ans plus tard, dans une lettre à Jean-Richard Bloch du 8 mars 1913, Bachelin continue à bouillonner à propos de la même affaire. Il écrit notamment à son correspondant qu'« *il faut que Marguerite Audoux soit plus bête qu'une ânesse pour avoir eu le culot d'écrire cela à Gide.* » Dans cette même lettre, il affirme : « *Je ne soupçonnais rien, alors, - et encore maintenant cela me répugne, - de ces hostilités grotesques et honteuses entre groupes qui tiraillent chacun de son côté les membres d'un cadavre chaud.* »⁴³

CONCLUSION

Sans aller bien sûr jusqu'à la véhémence de Bachelin, on peut cependant constater qu'il y a une part de vérité dans ce qu'il écrit. Un lien très fort, en effet, fût-il fraternel, peut être source de relatifs aveuglements s'il se transforme *post mortem* en une vénération inconditionnelle.

Mais la leçon qu'il faut surtout retenir de la relation entre Marguerite Audoux et Charles-Louis Philippe à travers toutes les correspondances qui les réunissent, c'est sa place dans un échange plus large, qui ne se limite pas à eux deux. Il ne faut pas oublier que leur aventure se situe dans celle d'un groupe, le « groupe de Carnetin », qui lui-même s'inscrit dans une époque. Les attitudes qu'on a pu observer sont

⁴² *Ibid.*, pp. 107-108.

Cette lettre à Marguerite Audoux est citée de mémoire dans une lettre de Bachelin à Gide datée du 23 mai 1911.

autant d'éléments constitutifs propres, précisément, à définir la situation exacte de Marguerite Audoux et de Charles-Louis Philippe au sein de cette époque. C'est à quoi sert, en définitive, l'étude des correspondances, et en particulier celle de la matière épistolaire, outil indispensable de la sociologie littéraire pour examiner un mouvement. C'est sans doute ce travail qu'il reste à mener pour notre petit groupe d'écrivains.

Bernard-Marie Garreau, Université de Bretagne-Sud.

⁴³ *Ibid.*, pp. 178-180.